42e ANNÉE. - N° 14.751
DIRECTION & ADMINISTRATION : 16, 18, 20, 22, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 - 15.00
Adresse télégraphique : Petitalen-Paris
La publicité est reçue à l'OFFICE D'ANNONCES 29, Bd des Italiens, Paris. Tél. : Gut. 17-89
ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an
Seine et S.-et-Oise 5.» 9.» 18.»
France et Colonies 6.» 11.» 22.»
Etranger . . . . 8.» 15.» 30.»

ÉDITION DE PARIS

Le Petit Parisien

5 Cent.

LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DU MONDE ENTIER ☆☆ 1917

JUIN 28 JEUDI
Saint Irénée
SOLEIL : lev. 4 h. 51 ; couch. 8 h. 56
LUNE : pl. 4 juill. ; dern. qu. 11
Temps probable : averses
1.060e JOUR DE LA GUERRE

LA VOIX DU CHEF

Il semble qu'à l'heure actuelle les Allemands ne soient plus capables de résister à une attaque brusquée et que tout choc imprévu les fasse immédiatement plier. Ils ont été débusqués, par les Anglais, en un tour de main, de certaines positions importantes qu'ils occupaient au sud-ouest de Lens. « Ils se sont retirés, écrit le correspondant de l'agence Reuter, devant nos hommes qui ne trouvaient que des tranchées et des abris déserts. »

Ce qui s'est passé en avant d'Hurtebise, sur le chemin des Dames, est plus caractéristique encore. Il y avait là une vaste caverne, profonde de 300 mètres et large d'une centaine qui, avec ses mitrailleuses, ses embrasures surélevées et ses nombreuses ramifications, formait à la fois place d'armes, réduit de la défense et point d'appui éventuel pour l'offensive. Violemment assaillis et surpris dans leur quiétude, les hommes qui l'occupaient ont à peine essayé de lutter, et bientôt se sont rendus au nombre de 340, dont 10 officiers, avec 9 mitrailleuses, leurs munitions et les magasins qu'ils étaient chargés de garder. Qui ne voit, par ce double exemple, comme par le constant échec des contre-attaques, que nos ennemis, s'ils conservent encore la cohésion mécanique du rang quand ils sont poussés de l'avant par masses, ont perdu beaucoup de cette force latente que les bataillons restés solides ne cessent d'accuser devant le danger ?

Depuis quelque temps, les Allemands, chaque fois que les alliés foncent sur eux avec vigueur, sont obligés de leur céder le terrain. Les coups de pointe que nous leur portons, sur la Scarpe, dans le Laonnois, en Champagne, en Italie — où les Autrichiens se font assez sévèrement malmener sur le plateau d'Asiago, — sont pour eux l'occasion d'un recul. Recul partiel, il est vrai, et restreint, mais recul tout de même. Et quand, ensuite, ils en viennent à l'effort contraire, ils échouent pitoyablement.

Telle est la conclusion à tirer, en bloc, des derniers événements militaires qui, s'ils ne sont pas très sensationnels, donnent au moins l'impression, de notre côté, d'un ascendant moral indiscutable et d'une supériorité grandissante. Le moment serait bien mal choisi, vraiment, pour écouter les roulades enrouées de la flûte pacifiste, et laisser fléchir notre bras, au lieu de le raidir encore plus.

Une grande voix vient de se faire entendre, qui rappelle l'armée et la France — c'est tout un — au sentiment exact des nécessités actuelles, et leur indique où est le devoir. Nous nous battons, écrit le général Pétain, non seulement parce qu'une provocation brutale, suivie des pires abominations, nous y oblige, mais aussi « parce que ce serait un crime de trahir, par une honteuse défaillance, tout à la fois nos morts et nos enfants. »

Que ces mâles paroles soient entendues dans les camps, dans les rues de nos villes, dans les champs où travaillent ceux et celles qui ont la charge de nous nourrir. Leur écho généreux et puissant étouffera les clameurs monstrueuses qu'essayent de pousser quelques misérables ou de malheureux égarés. Et, en réconfortant les âmes, elles leur montreront sur l'horizon les premières lueurs qui s'élèvent de la victoire à venir.

Lieutenant-colonel ROUSSET.

LA PRISE de la Caverne du Dragon

Une note officieuse donne quelques détails sur la prise de la « Caverne du Dragon », que signale le communiqué officiel d'hier après midi.

La division Gaucher, dans laquelle des fantassins des Vosges, du Nivernais et du Mâconnais, rivalisant de courage avec les chasseurs à pied, n'en était pas à son coup d'essai. C'est cette division qui reçut mission de « donner de l'air » à cette région du Monument, c'est-à-dire de s'emparer des tranchées allemandes qui l'encerclaient d'un peu près, et notamment des organisations dites « du doigt d'Hurtebise ». La base de cette organisation, c'était précisément la fameuse « Caverne du Dragon ».

Le 25 juin, à 18 h. 02, nos troupes sortent de leurs tranchées et bondissent à travers le terrain labouré par nos obus. Tandis que la droite progresse avec rapidité, des unités ennemies qui essayent de s'opposer à notre élan, retardent nos éléments de gauche. Après un violent combat, elles sont culbutées. Notre ligne se rétablit, tous les objectifs sont atteints et, en dépit du jeu des contre-attaques, tous finissent par être maintenus.

Quant à la « Caverne du Dragon », les issues de ses galeries ont été écrasées par nos obus ou cernées par nos grenadiers. La garnison, menacée d'asphyxie, et fuyant les éboulements, est contrainte de sortir pour se rendre, officiers en tête. Les hommes, contents d'en être sortis, s'écrient : « Krieg fertig ! (La guerre est finie !) »

Ils lèvent leurs calots en l'air avec une joie peu dissimulée.

Lorsque, de son observatoire, devant lequel se développait le terrain de l'attaque du 25, le général commandant l'armée a vu les hommes de ses régiments bondir hors de la tranchée de départ en si bel ordre et avec ce magnifique entrain : « Ah ! les braves ! n'a-t-il pu s'empêcher de s'écrier, toujours les mêmes, comme au premier jour ! »

Les Allemands ont eu beau démolir le monument du chemin des Dames : les vertus guerrières qu'il exalte sont aussi solides qu'en 1914.

UN ENGIN CONTRE LES TORPILLAGES

New-York, 27 juin.

Les navires transatlantiques qui arrivent depuis quelques jours dans les ports américains sont tous munis d'un appareil de récente invention. Cet engin de sûreté protège les navires contre tout danger de torpillage ou de coulage par les mines fixes ou flottantes. *(Radio.)*

La crise espagnole n'est pas dénouée

L'obscurité subsiste sur les éléments divers qui constituent la crise espagnole, et pour des raisons qu'il est facile de deviner, les informations nous sont parcimonieusement dispensées.

La suspension des garanties, que vient de prononcer le cabinet Dato, dès son installation au pouvoir, ne saurait en soi apparaître comme un indice d'une situation grave, car de telles mesures ont été adoptées dans la Péninsule à maintes reprises, sans que l'ordre public fût réellement troublé. Ce qui est plus significatif, c'est la liste des matières que la censure interdit à la presse de traiter et qui vont des questions militaires proprement dites aux problèmes de l'exportation et au mouvement syndical.

Il est évident que le cabinet Dato se trouve en face d'une agitation qui n'est pas uniquement politique, mais qui touche aux fondements mêmes de toute l'organisation. Les officiers ne sont pas les seuls qui se soient groupés pour formuler leurs desiderata ; toutes les catégories de fonctionnaires civils ont suivi leur exemple et réclamé une refonte complète de l'administration. Ce sont là des revendications à proprement parler corporatives, mais qui, mises bout à bout, forment un ensemble imposant et intéressent des centaines de milliers de personnes. Il est d'ailleurs des aspirations plus générales encore, et qui visent à la régénération de l'Espagne, à sa démocratisation, à une rupture totale avec les méthodes anciennes de gouvernement. Ces aspirations, le bloc réformiste les a adoptées, en rassemblant dans un effort unique MM. Lerroux, Melchiadès Alvarez et Iglesias, et M. de Romanonès s'est refusé à les désavouer.

Ce qui ajoute aux complications de la crise, ce sont les difficultés qui travaillent le parti libéral comme le parti conservateur, et qui, elles aussi, attestent, dans la Péninsule, une fermentation profonde des esprits.

L'Espagne, qui reste hors de la guerre, subit, comme tant d'autres neutres, les répercussions du conflit mondial.

UNE RÉUNION CHEZ LE COMTE DE ROMANONÈS

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Madrid, 27 juin.

Durant une réunion tenue aujourd'hui chez le comte de Romanonès, l'ancien président du Conseil a maintenu les déclarations qu'il avait faites dans son message, quand il abandonna le pouvoir. Ces déclarations furent approuvées par tous les assistants.

En résumé, les libéraux, partisans décidés d'une politique favorable aux alliés, se groupent autour du comte de Romanonès.

Une déclaration de M. Pachitch

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Corfou, 27 juin.

La crise ministérielle serbe, qui vient de se terminer par la formation d'un nouveau cabinet Pachitch, n'affectera en rien la politique étrangère du ministère qui suivra la même ligne que le précédent.

J'ai pu ce matin avant le premier conseil des ministres, voir M. Pachitch qui m'a fait pour le *Petit Parisien* les déclarations suivantes : « La crise est terminée ; elle a duré deux jours seulement et n'a modifié en rien la politique de la Serbie, vis-à-vis des alliés. On peut espérer que des différends survenus, rien ne subsistera. Le parti radical qui était seul au gouvernement au commencement de la guerre, est de nouveau seul aujourd'hui, après avoir voulu donner aux autres partis la possibilité de prouver que, dans les questions de politique étrangère, tous les Serbes sont unis.

L'Autriche cherchera probablement, au sujet de la crise, à lancer des nouvelles tendancieuses, à créer des soupçons de divergences de vues sur la conduite de la guerre ; elle n'aboutira à rien, car tous les partis serbes sont unis sur les questions extérieures et leurs interprétations différentes de la politique intérieure ne modifient en rien la ligne de conduite suivie par la Serbie, qui fera son devoir jusqu'au bout. »

J'ai demandé à M. Pachitch ce qu'il pense de l'intervention des Etats-Unis.

« Nous allons, me répondit-il, envoyer tout prochainement une mission en Amérique pour y exposer le point de vue serbe. Nous sommes très contents des déclarations de M. Wilson, selon lesquelles chaque nation, petite ou grande, doit avoir le droit de décider de son sort. Ce principe, d'ailleurs, rentre dans le programme des alliés.

Il sera très difficile à nos ennemis d'y répondre, car ce n'est que le développement logique du principe qu'ils prônent, de la paix sans annexion et sans indemnité, ce qui signifie, pour nous, droit pour chaque peuple de disposer de lui-même, et réparation des dommages causés par la guerre d'agression. »

Au point de vue de la Russie, M. Pachitch est optimiste :

« On commence là-bas à s'apercevoir, me dit-il, que sans la victoire les principes proclamés par la révolution ne pourront pas résister à l'autocratisme austro-germain et que la libre Russie ne sera pas viable et ne pourra pas s'affranchir définitivement.

Les éléments réactionnaires reprendront la force et le courage de parler et reprocheront aux révolutionnaires d'avoir proclamé le principe de liberté complète de l'empire sans continuer la lutte contre l'ennemi de toutes les libertés. Les résultats seraient pires que ceux atteints par l'empire autocrate. Les révolutionnaires semblent avoir compris le danger.

Les nouvelles de Russie sont maintenant encourageantes ; le parti qui veut la discipline dans l'armée et l'ordre dans le pays, gagne du terrain chaque jour. On peut donc espérer voir bientôt des événements intéressants sur le front où des volontaires serbes et des Slaves serbophiles combattent en Russie méridionale.

R. VAUCHER.

AVEC L'ARMÉE ANGLAISE

Aux portes de Lens

(De notre envoyé spécial au front britannique)

Mercredi, 27 juin.

La nouvelle avance de nos alliés aux abords de Lens n'est pas seulement la suite logique de leurs récentes opérations. Elle marque un de ces progrès décisifs dont les conséquences sont pressantes. J'ai pu le constater de mes yeux hier. De la crête de Vimy, en descendant par Givenchy, totalement rasé (la gare offre un aspect particulièrement tragique), et en gagnant le bois de l'Hirondelle, allongé en flèche vers le nord-est, j'ai pu mesurer la valeur tactique de ce dernier succès.

Devant moi et par-delà les débris de l'usine électrique de la Souchez, avec des jumelles de précision j'apercevais, courant

du sud-est au nord-ouest, la ligne des défenses conquises depuis la Coulotte et son petit bois jusqu'à la tranchée de l'Almanach ou de la Tête. Puis, couronnant celle-ci, la colline 65, d'un roux tirant sur le brun, interposée entre le bois de l'Hirondelle et Lens, à la façon d'un écran.

Les lignes conquises présentaient leur habituel spectacle. Les obus anglais les avaient réduites à un pitoyable amas de terre et de débris, de même que toute position que bat l'artillerie de nos alliés. Déserte et nue, la colline 65 — que les géographes locaux se plaisaient à appeler *la sentinelle* de Lens — avait la grandeur de certaines solitudes dévastées. A son extrémité droite, se dressait l'impressionnant squelette de l'église de Lens. J'en distinguais nettement le portique découronné et les quatre murs éventrés. Sur deux maisons bourgeoises et d'apparence élégante, dans le voisinage, la fureur allemande semblait, au premier coup d'œil, s'être un peu moins appesantie. Illusion ! Incendiées par l'ennemi, elles se tiennent encore debout, on ne sait comment. Sur la gauche, un groupe de cinq cheminées tronquées surmontait un quartier complètement détruit. A leurs pieds flambait un long bâtiment. Dans le champ de la jumelle ce n'était que décombres, ruines, visions sinistres. Il n'est que trop certain que nous retrouverons Lens brûlé et saccagé, comme nous avons retrouvé Bapaume, Biaches et Péronne. L'officielle constatation d'un nouveau crime s'ajoutera au dossier des Barbares.

La douleur que m'apportaient ces lugubres images ne m'empêchait pas cependant de faire une remarque. Si, de mon observatoire, je n'apercevais que les extrémités de Lens, c'est que la colline 65, de sa hauteur, couronne et domine entièrement la ville. Comme la récente conquête des bois de Riancourt à l'ouest, et des hauteurs environnantes, l'enlèvement de la colline achève de mettre Lens et ses alentours sous le feu de nos alliés. Les abords immédiats de la cité Eleu, dit Leauvette, et les faubourgs de l'ouest ; un peu plus haut, la cité du Moulin ; un peu plus bas à droite, les fosses 4 et 4 *bis* de Liévin ; la cité Saint-Théodore, au nord ; le village d'Avion sur la route de Lens à Arras, au sud, se trouvent depuis hier dans la situation critique où était placée Péronne par rapport au Mont-Saint-Quentin.

C'est en vain que les Allemands essaient de se cramponner sur la contre-pente de la colline 65. Il semble que d'ici à très peu de jours leur situation sera devenue intenable dans Lens. Si j'avais le goût des paris, je tiendrais hardiment aussi la gageure que le saillant ennemi étendu en poche au-dessus de Lens jusqu'à Armentières est, par surcroît, appelé à disparaître à la première menace anglaise sur Lille. La face du Destin ne reste plus impénétrable ; elle nous sourit.

Serge BASSET.

P.-S. — Les Allemands parlent couramment des pertes « *effrayantes* » subies par les Anglais dans leurs dernières offensives. Sait-on ce qu'a coûté celle d'hier ? *Deux* hommes tués et quelques blessés.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

27 JUIN, 2 HEURES APRÈS MIDI. — *La lutte d'artillerie continue très vive dans la région du monument d'Hurtebise. Les Allemands n'ont fait aucune tentative nouvelle contre les positions que nous leur avons enlevées le 25.*

D'après de nouveaux renseignements, parmi les organisations que nous avons conquises ce jour-là, se trouve la « Caverne du Dragon » large de plus de cent mètres, profonde de trois cents environ. Transformée en véritable forteresse, cette caverne, avec ses nombreuses sorties vers l'extérieur, ses cheminées d'où surgissaient des mitrailleuses, constituait une importante place d'armes, point de départ des contre-attaques ennemies. Un matériel considérable y était accumulé : neuf mitrailleuses en bon état, plus de 300 équipements, de nombreux fusils, des dépôts de munitions, des projecteurs électriques et un poste de secours sont tombés entre nos mains. Le chiffre des prisonniers dénombrés atteint 340, dont 10 officiers.

En Champagne, un coup de main ennemi à l'ouest du mont Cornillet a échoué sous nos feux. De notre côté, nous avons exécuté une incursion dans les lignes allemandes vers Maisons-de-Champagne, qui nous a permis de ramener une dizaine de prisonniers.

11 HEURES SOIR. — *L'artillerie s'est montrée active de part et d'autre dans la région d'Hurtebise-Craonne, sur les hauteurs au sud de Moronvilliers et dans le secteur d'Avocourt.*

Aucune action d'infanterie.

AVIONS ALLEMANDS SUR NANCY

Hier, vers 20 heures, des avions allemands ont lancé plusieurs bombes sur Nancy. Ni victimes, ni dégâts.

AVEC L'ARMÉE FRANÇAISE

La charnière de l'Aisne

(De notre envoyé spécial au front français)

Front de l'Aisne, 27 juin.

Des hauteurs boisées, coupées d'espaces ravagés, comme si une formidable cognée y avait fait des brèches. A mi-côte, les ruines de Vauxaillon. Puis la crête, maintenant dénudée, formant une longue ligne jaune : c'est le champ de bataille où les communiqués signalent une « activité soutenue » des deux artilleries. Le moulin de Laffaux, le chemin des Dames — noms tant de fois répétés — où chaque pouce de terrain parle éloquemment de la lutte ! Les positions françaises et les positions allemandes se sont longtemps enchevêtrées : les nôtres mordent de plus en plus, au prix de quels efforts, sur celles de l'ennemi.

D'où nous sommes, nous embrassons ce panorama qui, au premier plan, sous un soleil d'été, montre un immense tapis de fleurs des champs ayant librement poussé, semblant, par la floraison des coquelicots, des bleuets et des marguerites, étendre nos couleurs sur ce terrain conquis. Au delà, la fumée noire des éclatements apparaît dans la pureté du ciel. Les nuages opaques s'élèvent, se condensent, puis se dissipent lentement, remplacés aussitôt par d'autres.

C'est ici la charnière du front de l'Aisne. Elle se situe à Coucy, dont les remparts, en quelque sorte écorchés, aperçus de Folembray, nous avaient semblé une grande falaise blanche dans ce paysage qui fut magnifique. La nature a triomphé, parfois, de la stupide barbarie allemande, et des arbres mutilés se sont pourtant couverts de feuilles.

Les ruines des ruines ! On a dit le tableau d'incroyable dévastation que présente l'amoncellement de pierres écroulées de ce qui fut le donjon, miné par trente mille kilogrammes d'explosifs. De sa forme, rien ne subsiste, et il n'offre plus que l'aspect d'une vaste carrière. Seule, la porte de la première enceinte est restée debout. Nous revoyons, par la pensée, dans le pavillon qu'il habitait, le gardien d'autrefois, un Méridional à l'accent prononcé, un peu perdu dans le Nord, et qui, extrêmement loquace, faisait volontiers aux touristes ses doléances sur son exil. Que garderait-il, aujourd'hui ? Des tirs de réglage de l'ennemi émiettent encore ces pierres qui ne sont plus que chaos.

Cependant, nous entendons des rires, venant de sous terre. Nous nous approchons, nous descendons les marches à demi brisées d'un escalier tournant, et c'est un spectacle pittoresque et inattendu par son contraste avec ce décor tragique. Dans un souterrain déblayé, des soldats, serrés les uns contre les autres, assistent à une représentation cinématographique. Tandis que l'écho répète le grondement incessant du canon, des scènes plaisantes sont projetées sur l'écran, et ceux-là qui vivent de grandes aventures véritables s'amusent ingénument de ces aventures fantaisistes. Il y a une certaine originalité dans cette représentation toute moderne en ce cadre moyenageux ; mais ce qui nous laisse quelque émotion, c'est que nous apprenons que ces spectateurs appartiennent à une compagnie devant partir, le soir, pour la relève, opération toujours périlleuse, avec sa part d'inconnu. A la distraction d'un moment va succéder tout à l'heure l'accomplissement du grand devoir.

Quand, en abandonnant le film qui évoque les exploits comiques de quelque Rigadin, nous remontons à la lumière du jour, l'horizon est obscurci par les fumées noires, la vallée de l'Ailette retentit de détonations plus précipitées, la lutte d'artillerie, en ce moment, paraît être devenue plus violente...

Nous traversons la pauvre ville de Coucy, autrefois si curieuse, à présent abolie. Sur un pan de mur isolé, un écriteau se balance encore : « Maison à louer. » Mais où est la maison ?

Non loin de Coucy, à Trosly-Loire, notre attention est attirée par un cimetière allemand, dont une partie se borne à des croix noires, mais dont l'autre, où les travaux ont été brusquement interrompus, est couverte de monuments d'un aspect définitif, avec leur lourde décoration, et nous faisons une remarque singulière : la première tombe, celle d'un officier du régiment R.I.R. 94, porte cette inscription :

Hier ruht
Unser Kamerad
Herm. Boche

Fâcheux nom pour cet Allemand ! Nous ne faisons pas, nous autres, la guerre aux morts, nous respectons leur sépulture, mais il est difficile de ne pas souligner la rencontre de la pierre tombale de ce « kamerad », qui, de son nom authentique, s'appelait Boche...

Paul GINISTY.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

27 JUIN, APRÈS MIDI. — *Une nouvelle contre-attaque allemande tentée au début de la matinée sur nos nouvelles positions au nord-ouest de Fontaine-les-Croisilles, a été prise sous nos feux d'artillerie et n'a pu se développer.*

Nous avons exécuté avec succès, la nuit dernière, à l'ouest d'Oppy, un coup de main qui nous a valu un certain nombre de prisonniers.

Une tentative de raid ennemi, au sud-ouest de la Bassée a été arrêtée par notre feu.

8 H. 50 SOIR. — *Un coup de main ennemi a été repoussé, au début de la matinée, au nord de Rœux. A la suite d'un vif engagement qui a coûté des pertes importantes aux assaillants.*

Il faut changer la forme du gouvernement de l'Allemagne

Berne, 27 juin.

Le *Berliner Tageblatt* se déclare très frappé des impressions que Scheidemann a rapportées de Stockholm.

« Scheidemann est revenu avec l'idée qu'il faut absolument procéder à la réforme démocratique de l'Allemagne. Et, en effet, de tous côtés à Stockholm, il a pu se rendre compte de l'opinion défavorable qu'on avait de la politique intérieure allemande. *Il a pu se rendre compte que la forme de gouvernement de l'Allemagne était un des arguments qu'on invoquait contre l'Allemagne.* »

Le *Berliner Tageblatt* se rallie aux revendications de Scheidemann : *Il faut réformer tout cela*, écrit-il, *et tout de suite. Assez longtemps on a prononcé des phrases ; le moment d'agir est venu.*

Le cabinet Venizelos est constitué

On trouvera ci-dessus la liste des personnalités auxquelles M. Venizelos a confié des portefeuilles dans son cabinet ; la plupart d'entre elles sont connues et lui ont prêté déjà leur concours, soit lorsqu'il était premier ministre de Constantin, soit lorsqu'il a formé le gouvernement provisoire de Salonique.

Il a pris pour lui-même la Guerre : ce choix est d'autant moins surprenant que plusieurs fois, dans le passé M. Venizelos dirigea ce département. Il estime que, dans les circonstances présentes, il n'en est pas de plus important, et que l'armée doit être mise, le plus tôt possible, en mesure de jouer le rôle qui lui incombera : tout un travail de réorganisation, d'épuration, de rééducation, dirait-on, est à accomplir.

M. Politis, qui reçoit le département des Affaires étrangères, et qui accompagna M. Venizelos à Salonique, est un ami de l'Entente au premier chef. Ancien professeur de droit de nos facultés, il participa à la conférence de Londres en 1912-1913, et ensuite à la conférence de Paris qui devait régler les problèmes financiers balkaniques.

L'amiral Coundouriotis, l'un des héros de la guerre de 1912-13 contre les Turcs, amena la marine au venizelisme et forma, avec M. Venizelos et le général Danglis, le triumvirat de Salonique. Le général Danglis assumera, dit-on, un grand commandement et il ne serait pas étonnant qu'il remplaçât le trop fameux Dousmanis.

M. Repoulis est le fidèle lieutenant du premier ministre. Il quitta Athènes en même temps que lui et entama, ces jours-ci, avec M. Zaïmis, les négociations qui aboutirent si heureusement à la formation du ministère.

LES MINISTRES

Athènes, 27 juin.

Voici la liste des membres du cabinet arrêtée par M. Venizelos, et que le roi a approuvée :

MM. VENIZELOS, *président du Conseil et ministre de la Guerre* ;
POLITIS, *Affaires étrangères* ;
REPOULIS, *Intérieur* ;
DINGOS, *Instruction publique et Cultes* ;
André MICHALAKOPOULOS, *Finances* ;
SPYRIDIS, *Economie nationale* ;
A. PAPANASTASIOU, *Communications* ;
Jean TSIRINOCES, *Justice* ;
Amiral COUNDOURIOTIS, *Marine* ;
NEGROPONTIS, *Agriculture et Domaines* ;
Sp. SIMOS, *Assistance* ;
EMBIRICOS, *Ravitaillement*.

LA PRESTATION DE SERMENT

Athènes, 27 juin.

M. Venizelos et les nouveaux ministres sont arrivés à Athènes à onze heures du matin. Ils se sont rendus au palais royal, où ils ont prêté serment devant le roi Alexandre.

La place de la Constitution et l'avenue qui conduit au palais sont occupées provi-

(Cliché de l'envoyé spécial du *Petit Parisien*)

soirement par les troupes françaises et les gendarmes crétois. Les principales places de la capitale sont également gardées.

(Radio.)

L'APAISEMENT

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Athènes, 25 juin.

(Retardée en transmission.)

Ces jours-ci les ouvriers, les négociants, les bourgeois, les officiers même, en flots compacts, refluaient vers le Pirée dans l'espérance d'apercevoir M. Venizelos qui reçut par centaines les hommages les plus émouvants.

Ceux qui ne pouvaient pas monter sur le croiseur étaient par milliers entassés dans

Le grand quartier du général Regnault à la mairie du Pirée

de petites barques chargées à couler bas, et criaient à s'enrouer : « Vive la liberté ! Vive Venizelos ! » Ceux qui avaient pu monter sur le bâtiment apportaient des gerbes de fleurs. Des dames, des jeunes filles, accourues, s'inclinaient ou se mettaient à genoux pour baiser la main du grand Crétois avec des larmes d'émotion.

Dans la soirée de vendredi, devant la mairie du Pirée, où le maire venizeliste Panayotopoulos, si cruellement molesté le 1er décembre, s'était réinstallé, il y eut une magnifique manifestation au cours de laquelle les puissances protectrices furent acclamées.

Venizelos qui, coïncidence mémorable, arrivait au Pirée ce jour anniversaire du premier ultimatum des puissances à la Grèce, était rayonnant.

J'ai pu, ce matin, avoir avec lui quelques instants d'entretien, pendant lesquels il me confirma succinctement l'objectif de son voyage ; mais il se refusa pour le moment à toute déclaration.

L'atmosphère est de plus en plus à l'apaisement, et les nouvelles officielles qui parviennent de l'intérieur démontrent que la pacification fait de grands progrès. Le ravitaillement est régulier et abondant, le pain blanc ne manque plus ; les travaux reprennent partout ; ce sont là nos meilleurs avocats ; la bienveillance et la fermeté de M. Jonnart font le reste.

Gaston-Ch. RICHARD.

Retour de Russie

M. LAFONT NOUS EXPRIME SA CONFIANCE DANS L'AVENIR

M. Ernest Lafont, député de la Loire, dont nous avons signalé le retour de Russie, où il s'était rendu en compagnie de MM. Cachin et Moutet, a bien voulu nous dire, hier, les impressions qu'il rapporte de son voyage et qui confirment celles que M. Cachin a exposées ici même.

Comme le député de Paris, M. Lafont exalte les bienfaits de la révolution, qui a soustrait la Russie au plus lamentable état de désorganisation et d'abandon qu'on puisse imaginer.

L'œuvre bienfaisante de la révolution

— Le gouvernement tsariste, nous dit-il, en opposition avec toutes les forces du pays, ne cherchait, lorsqu'est survenue la tourmente, qu'à se dérober aux responsabilités de la guerre. Le général Soukhomlinoff, ministre de la Guerre, lui-même, vendait, à l'Autriche, les secrets militaires. Un sabotage systématique paralysait l'action de l'armée. Une désorganisation générale régnait partout. J'ai vu moi-même des pièces d'artillerie lourde, françaises et anglaises, qui n'avaient jamais servi, rouillées et abandonnées.

C'est cette Russie, en proie au plus lamentable laisser-aller, dépourvue de cadres administratifs et uniquement régentée par une bureaucratie policière, que la révolution a révélée. Si le pays, dans ce brusque bouleversement, a pu éviter de tomber dans les pires excès, il le doit à l'action des comités ouvriers et paysans, les principales forces organisées de la Russie. Il ne faut pas méconnaître ce rôle, qui a été d'une aide puissante pour le gouvernement. On l'oublie peut-être trop ici, où l'on a critiqué, d'une manière parfois injuste, l'action du soviet. Sans lui, cependant, le gouvernement restait sans appui et le pays livré à tous les éléments de désordre et de dissolution.

Il convient, toutefois, de tenir compte que dès qu'elle eût recouvré sa liberté la Russie a dû tout d'abord songer à organiser sa vie nouvelle, en même temps qu'elle devait se préoccuper de la guerre. Quel que fût son désir d'une paix aussi rapide que possible, en vue de la réparation des ruines accumulées par l'ancien régime, le sens réaliste des conditions nécessaires à son existence ne l'a jamais abandonnée. Grâce aux politiques avisés et énergiques, qui avaient résolument pris la tête du mouvement, les Tcheidze, Kerensky, Tseretelli, Skobeleff, la révolution triomphante échappait aux périls de l'anarchie, qui ont été mortels à d'autres peuples.

Dès la fin mars, les délégués de la plupart des comités ouvriers de Russie prenaient, à l'égard de la guerre, une attitude très nette, tendant à mobiliser toutes les forces vives du pays pour la sauvegarde de sa liberté et le développement de sa vie économique, subordonnant les désirs de paix du peuple russe à des conditions nettement déterminées.

Maintenant, poursuit M. Lafont, après d'inévitables conflits, le gouvernement et le Comité agissent « comme des frères jumeaux » et tendent à réaliser un état de choses qui va s'améliorant de jour en jour. L'autorité du gouvernement s'affirme également dans les conditions les plus satisfaisantes. Il se produit, en Russie, un phénomène d'organisation spontanée qui n'a rien de surprenant pour ceux qui connaissent le caractère volontairement discipliné du tempérament slave.

Peut-être, en France, n'a-t-on pas toujours assez bien saisi le sens profond de la révolution russe et lui a-t-on, au début surtout, ménagé un peu trop les encouragements qu'elle méritait. Il est regrettable, en tout cas, qu'on ait refusé les passeports aux délégués du parti socialiste, qui désiraient répondre à l'appel du soviet. On a tout fait en ce sens pour entraver l'action des éléments plus politiques au profit des éléments extrémistes.

« L'esprit des soldats est excellent »

— Et l'armée ? interrogeons-nous.

— Au point de vue militaire, l'amélioration est sensible. J'ai visité les troupes de Broussilof. L'esprit des soldats est excellent. Partout où les officiers ont su comprendre les conditions de vie d'une armée démocratique, leurs rapports avec les hommes se sont très rapidement améliorés. Ils ont, généralement, été aidés par les comités des soldats, dont l'action s'exerçait dans le sens de l'organisation. Les divers services fonctionnaient avec ordre et méthode. Tout cela fait bien présager de l'avenir.

En résumé, conclut le député de la Loire, mon impression est que la révolution russe a été, non seulement un événement mondial sans précédent dont nous devons tirer nous-mêmes le plus grand profit au point de vue du développement des idées démocratiques, mais qu'au point de vue de la guerre la révolution a été particulièrement heureuse. Il est seulement regrettable qu'elle ne se soit pas produite plusieurs mois plus tôt, ce qui eût été possible et facile si les diplomaties alliées avaient été mieux renseignées et plus clairvoyantes.

— Vous êtes-vous arrêté à Stockholm au retour ?

— Je m'en serais bien gardé sans la permission de M. Ribot, se borna à nous répondre M. Lafont en souriant, mais sans vouloir en dire davantage.

La situation ministérielle en Italie

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Rome, 27 juin.

A l'heure qu'il est, la situation du ministère Boselli semble dépendre de l'attitude que décidera de prendre le groupe radical dans le prochain vote de confiance.

Même si le gouvernement obtenait la majorité, son maintien au pouvoir resterait problématique, car le fait que plusieurs partis résolument interventionnistes se rangent du côté de l'opposition pourrait déplaire à M. Boselli, qui a gouverné jusqu'ici avec l'appui de tous les groupes, sauf les socialistes officiels.

LA QUESTION D'ALBANIE

Londres, 27 juin.

Aux Communes, M. Lee Smith demande si le gouvernement anglais a reconnu officiellement le protectorat italien sur l'Albanie.

M. Balfour répond négativement et ajoute : « Quant à l'exactitude de l'expression protectorat italien sur l'Albanie, je conseille à l'honorable membre de la Chambre de se reporter aux réponses déjà données ici à ce sujet. » *(Havas.)*